A young boy with dark hair is smiling broadly. He is holding a large red poinsettia branch in his right hand and a red parrot on a stick in his left hand. He is surrounded by other red poinsettias. The background is a blurred outdoor setting with trees and foliage.

Vol. XXe — 40e année
Janvier-Février 1959
Montréal — No 7

Le Précurseur

Le Précurseur

2900, CHEMIN SAINTE-CATHERINE — CÔTE-DES-NEIGES, MONTRÉAL 26

Imprimatur: † Mgr Paul Touchette, P.A., V.G., 6 décembre 1957.

Nihil obstat : Oscar Gravel, ptre, 1er septembre 1958.

Vol. XXe — 40e année

Montréal, Janvier-Février 1959

No 7

Revue bimestrielle, publiée
par les Sœurs Missionnaires
de l'Immaculée-Conception.

ABONNEMENT :

Par an.....\$1.00

A vie.....20.00

Pour tout changement
d'adresse, ne pas oublier
d'envoyer l'ancienne et la
nouvelle.

AVANTAGES :

Les abonnés participent
aux prières, travaux et sa-
crifices de toutes les Reli-
gieuses de la Communauté,
particulièrement des Mission-
naires à l'œuvre dans les
cinq parties du monde.

De plus, une messe est
célébrée chaque semaine pour
les abonnés vivants et une
autre pour les défunts.

Autorisé comme envoi
postal de la deuxième
classe, Ministère des
Postes, Ottawa.

SOMMAIRE

<i>Compliment malgache</i>	291
<i>Le 23e jour de la 12e lune</i>	292
<i>Vase de bénédictions et sa mule</i>	300
Sœur Saint-Edmond, m.i.c.	
<i>La vie paysanne à Formose</i>	305
Sœur Sainte-Émémentienne, m.i.c.	
<i>Le bambou</i>	308
Sœur Marie-de-la-Rédemption, m.i.c.	
<i>Partantes de 1958</i>	312
<i>Noël et le Jour de l'An au Japon</i>	314
Sœur Marie-Georges, m.i.c.	
<i>Noël au Noviciat</i>	320
Une postulante	
<i>Loveness</i>	325
Sœur Françoise-de-Lisieux, m.i.c.	
<i>Jeu d'enfants... Vocations futures?</i>	331
Sœur Saint-Athanase, m.i.c.	
<i>Nécrologie</i>	334

*Page-couverture : Elisabeth aux poinsettias vous
dit du Nyassa-Nord : CIRIMIKA CIWEME !
Bonne Année !*

Compliment malgache

Seigneur, ôtez de moi tout blâme.
Je ne suis pas le soleil resplendissant qui éclaire le jour,
ni la lune gracieuse qui balaie la nuit.
Je suis un roitelet auprès d'un paon,
aussi baissé-je la tête et salué-je sept fois.

Chers bienfaiteurs,
vous êtes comme le faitage où aboutissent tous les
[chevrons

de notre maison.

Vous êtes semblables à la paume de la main
sur laquelle s'agitent les doigts.

Vous êtes le platane géant, le beau lac,
ornement des champs et parure de la plaine.

En un mot, vous êtes l'objet de mes souhaits, donc :
" Bonne, Heureuse et Sainte Année ! "

Chers bienfaiteurs,

" Tirer une grosse pierre sans crier, disent nos ancêtres,
c'est perdre les trois quarts de ses forces. —

Danser sans tambours, c'est risquer de perdre le rythme;
de même, prononcer un discours, sans exprimer la
[reconnaissance,

c'est en diminuer de moitié le charme ".

Merci donc, chers bienfaiteurs, de tout cœur, mille fois merci !

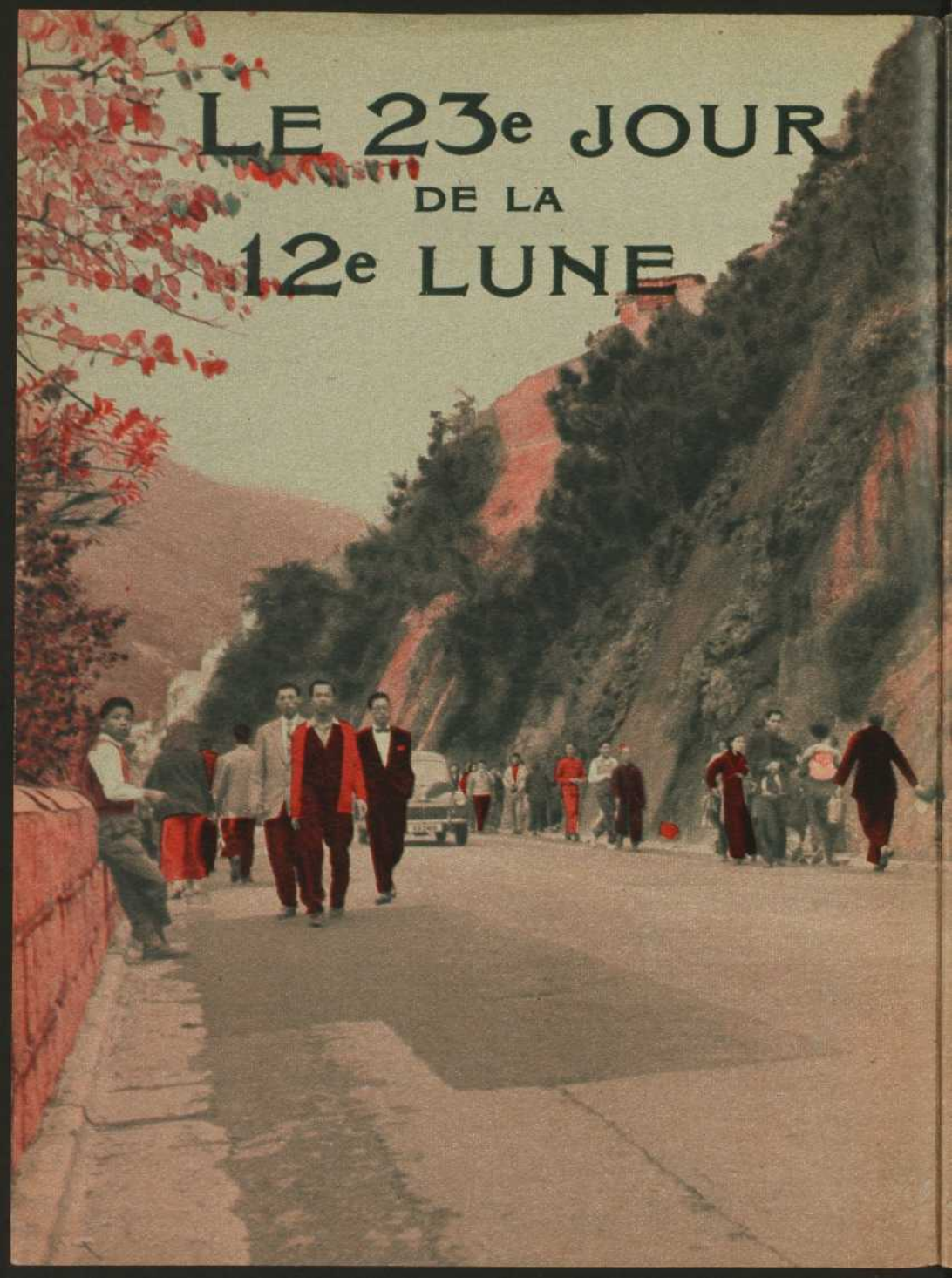
Attrapez cent ans, attrapez mille ans !


Vivez longtemps sur la terre, pour être plus dignes du ciel !

Chronique des Rosiers Missionnaires



LE 23^e JOUR
DE LA
12^e LUNE





Je revis mes années d'enfance, passionnantes, inoubliables. J'habitais un village situé dans l'arrière-pays de la côte sud-est de la Chine. C'était aux alentours de l'année 1900, l'impératrice douairière mandchoue occupait toujours le trône, et les mœurs n'avaient pas encore changé. Aussi loin que remontent mes souvenirs, alors que j'avais quatre ou cinq ans, je « sentais », des semaines à l'avance, venir le Nouvel An tout comme un enfant occidental pressent l'approche des prodiges de Noël.

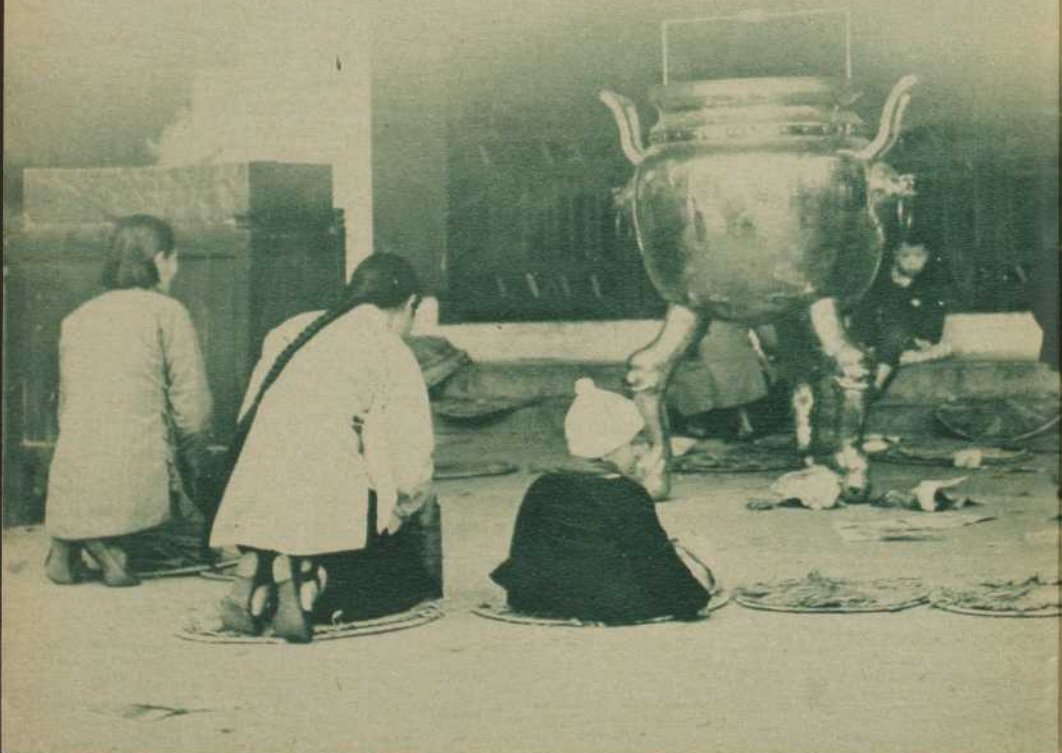
Chez nous, pas de courses dans les magasins, pas de paquets. Mais pour apprêter le *nienkao* (gâteau du Nouvel An composé de farine de riz, de navets et de crevettes séchées) ma mère broyait du riz dans notre moulin. C'était là un grand événement pour un enfant, puisqu'il n'avait lieu qu'une fois l'an. Mes sœurs aidaient notre mère à manœuvrer le petit moulin fabriqué de deux meules horizontales d'une cinquantaine de centimètres de diamètre, celle du dessus entraînée par un axe-manivelle de bois accroché au plafond. Opération très délicate et fort amusante! Un trou était pratiqué dans la meule supérieure; et tandis que l'un faisait tourner la pierre d'un mouvement circulaire, l'autre, à l'aide d'une cuillère de porcelaine, versait adroitement du riz et de l'eau dans le trou au moment précis où celui-ci passait devant lui. Naturellement, je voulais moi aussi mettre du riz dans l'orifice, et il se peut que j'aie cassé quelques cuillères...

Je me souviens aussi que je m'endormais en dépit de tous mes efforts pour me tenir éveillé jusqu'à la dernière heure de l'année qui finissait. Car la coutume voulait que toute la famille fit la veillée après un somptueux dîner où figurait toujours, outre les palourdes frites, une farce spéciale que ma mère ne préparait qu'une fois l'an. Elle se composait de divers ingrédients hachés menu, réduits en pâte et enveloppés dans la membrane grasseuse du péritoine d'un porc. Des chandelles rouges étincelaient sur la table placée contre le mur. Nous chantions des hymnes et disions des prières, car nous étions

chrétiens. Mon père, d'un naturel jovial, lançait des plaisanteries pour ma plus grande joie et celle de mes nombreux frères et sœurs. Puis mes yeux se fermaient et le lendemain matin, à mon réveil, ma première réaction consciente exprimait un sentiment d'attente pour ce qui ressemblait aux souliers de Noël. Ce n'était pas un soulier, mais une robe de satin noir à bon marché, surmontée d'une veste rose foncé, que les petits enfants ne pouvaient porter qu'une fois dans l'année, à l'occasion du Nouvel An. Mon père et ma mère, éveillés depuis l'aube et tout habillés,

mais toujours au lit, attendaient que leurs enfants viennent les saluer. Prétendant que les autres se trouvaient déjà prêts, ma deuxième sœur m'aidait à enfiler précipitamment ma robe neuve pour que tous ensemble, nous allions nous incliner devant nos parents. Puis, tandis que les adultes se rendaient des visites de Nouvel An, nous autres, enfants, nous faisions éclater des pétards.

L'ancien Nouvel An chinois, celui du calendrier lunaire, constituait la plus grande festivité de l'année pour tout le pays; aucune des autres solennités ne respirait pareil air de



fête. Pendant cinq jours, la population tout entière, parée de ses plus beaux atours, fermait boutique, flânait, jouait, faisait résonner des gongs et partit des pétards, rendait des visites et fréquentait le théâtre. C'était le grand jour de chance; chacun espérait en une nouvelle année meilleure et plus prospère, chacun trouvait à ajouter un an de plus à son âge, chacun avait pour ses voisins des paroles de souhait pour une heureuse fortune.

Même la plus humble servante ne pouvait être réprimandée le jour du Nouvel An et — chose plus étrange — les Chinoises, si dures à l'ouvrage, flânaient, croquaient des graines de melon, refusaient de laver, de faire cuire un vrai repas ou même d'utiliser un couteau de cuisine. Cette oisiveté se justifiait par l'idée que bayer le plancher ou laver le linge le

jour du Nouvel An, c'était éliminer la chance en même temps que la saleté. Des banderoles rouges où s'inscrivaient des mots tels que Chance, Bonheur, Paix, Prospérité, Printemps, décoraient chaque porte. Car le rouge est la couleur du bonheur, et même la plus pauvre servante réussissait à se procurer un bout de ruban rouge ou un bandeau de laine pour orner ses cheveux.

Et par toute la ville, les cours intérieures et les rues résonnaient du bruit des pétards, et l'air s'emplissait d'odeurs de soufre et de narcisse — relents de soufre à l'extérieur et, à l'intérieur, arôme infiniment délicat des narcisses. Les pères renonçaient à leur dignité, les grands-pères se montraient plus gentils que jamais et les enfants soufflaient dans des sifflets de bambou à bon marché, portaient des masques et jouaient avec des

Le petit moulin
à broyer le riz.






**A l'entrée du temple,
le Jour de l'An.**

poupées d'argile. Les femmes de la campagne, vêtues de leurs habits de fêtes, couvraient cinq à six kilomètres à pied pour assister à quelque

représentation théâtrale où les farauds du village faisaient le joli cœur auprès de leur belle — du moins s'ils l'osaient. C'était pour les femmes une



journée d'émancipation où elles échappaient aux quotidiennes corvées ménagères du lavage et de la cuisine: si les hommes avaient faim, ils pouvaient faire frire du *nienkao*, préparer un bol de nouilles arrosées d'une sauce toute prête ou se gaver de poulet froid.

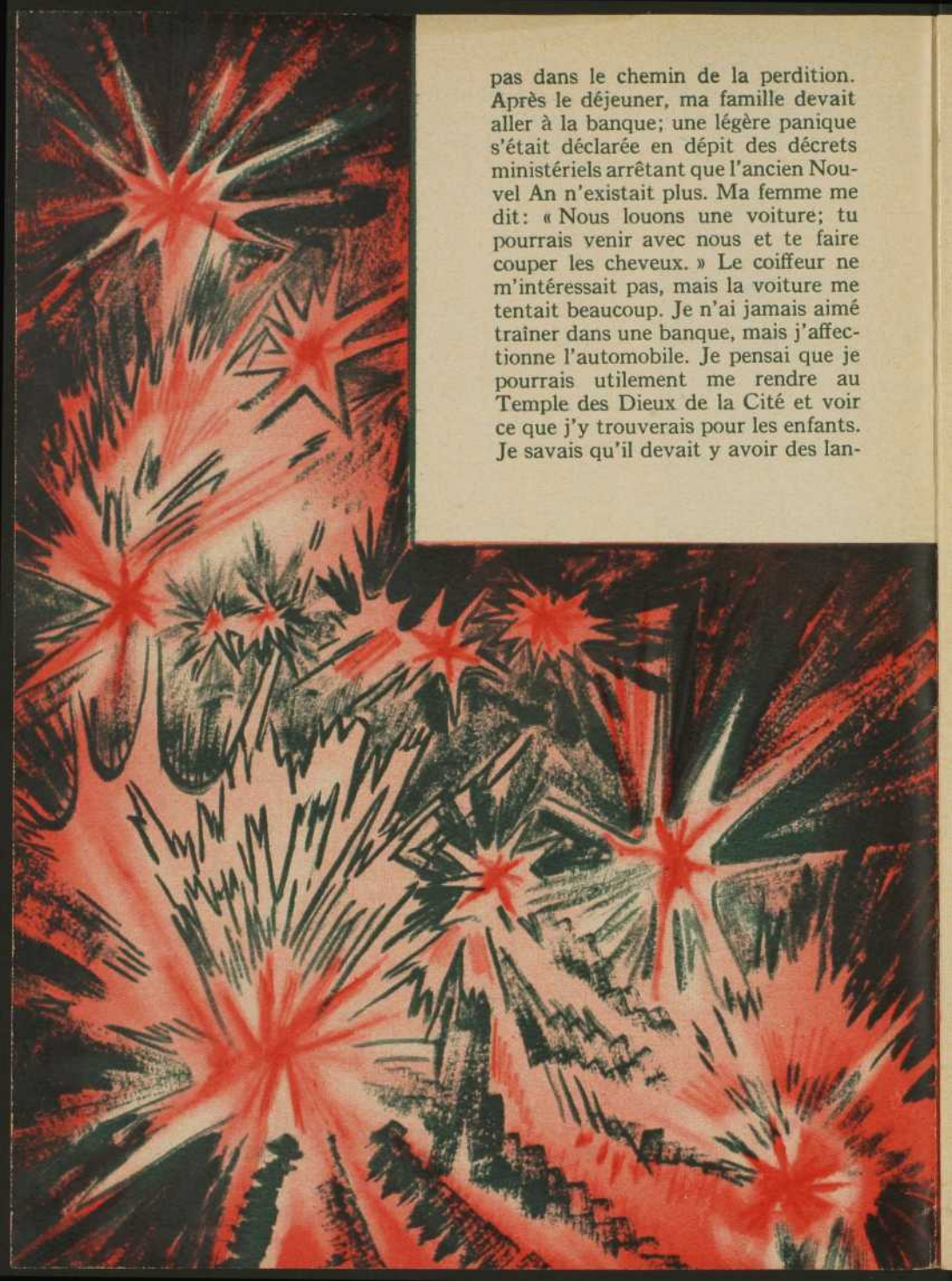
Puis vint l'avènement de la République. Le Gouvernement de la république chinoise abolit officiellement le Nouvel An lunaire; mais cette fête traditionnelle vivait toujours en nous, d'une vie intense, et refusait de disparaître. Elle était enracinée trop profondément dans la conscience populaire.

Vers 1930 environ, j'habitais Shanghai.

Je suis de tempérament ultra-moderne et personne ne peut m'accuser de conservatisme. Je suis partisan, non seulement du calendrier grégorien, mais même d'un calendrier de treize mois ayant chacun exactement quatre semaines et sept jours. En d'autres termes, j'ai l'esprit scientifique et je raisonne logiquement. Et c'est précisément dans mon orgueil scientifique que je fus blessé lorsque je constatai que la célébration du Nouvel An officiel aboutissait pour moi à un véritable fiasco.

Je ne souhaitais pas la venue de l'ancien Nouvel An, mais il vint quand même. Il vint le 4 février. Mon esprit scientifique m'enjoignit de ne pas le célébrer et je m'y engageai. Cependant, je pressentis l'approche de l'ancien Nouvel An dès le début de janvier, lorsqu'un matin, l'on me donna pour mon petit déjeuner un bol de *Lapache* — eau de riz contenant des graines de lotus et des « yeux de dragon » — qui me rappela, avec une netteté saisissante, que nous étions au huitième jour de la douzième lune. Une semaine plus tard, mon domestique me demanda de lui avancer ses gages du « treizième mois », dus la veille du Jour de l'An. Je lui donnai un après-midi de congé et il vint me montrer le paquet de toile bleue toute neuve qu'il envoyait à sa femme. Le 1er et le 2 février, il me fallut donner des étrennes au facteur, au laitier, au petit télégraphiste, aux garçons de courses des maisons d'édition, etc. Et pendant tout ce temps, je savais ce qui allait se passer.

Vint le 3 février. Je me répétais: « Je ne veux pas célébrer l'ancien Nouvel An ». Ce matin-là, ma femme me demanda de changer mes vêtements de dessous. « Pourquoi? — Chauma va les laver aujourd'hui; elle ne les lavera pas demain, ni le jour d'après, ni le jour suivant. » Comme je suis humain, je ne pouvais refuser. Ce fut mon premier



pas dans le chemin de la perdition. Après le déjeuner, ma famille devait aller à la banque; une légère panique s'était déclarée en dépit des décrets ministériels arrêtant que l'ancien Nouvel An n'existait plus. Ma femme me dit: « Nous louons une voiture; tu pourrais venir avec nous et te faire couper les cheveux. » Le coiffeur ne m'intéressait pas, mais la voiture me tentait beaucoup. Je n'ai jamais aimé trainer dans une banque, mais j'affectionne l'automobile. Je pensai que je pourrais utilement me rendre au Temple des Dieux de la Cité et voir ce que j'y trouverais pour les enfants. Je savais qu'il devait y avoir des lan-

ternes à cette époque de l'année, et je tenais beaucoup à en montrer à mon plus jeune fils.

Pour commencer, je n'aurais pas dû visiter le Temple des Dieux de la Cité. Si l'on y va à cette date, on sait à quoi l'on s'expose... Sur le chemin du retour, je constatai avoir acheté non seulement des lanternes de toutes sortes, ainsi que plusieurs paquets de jouets chinois, mais aussi des branches de prunier en fleurs. En arrivant à la maison, je vis que l'un de mes amis, originaire de la même ville que moi, m'avait fait cadeau d'un pot de narcisses — ces mêmes narcisses qui valaient à ma ville natale sa renommée dans tout le pays et qui me rappelèrent la célébration du Nouvel An de mon enfance. Je ne pouvais fermer les yeux sans qu'affluent tous ces souvenirs. Chaque fois que j'aspirais l'arôme des narcisses, ma pensée évoquait les banderoles rouges, la fête de la veillée du Nouvel An, les pétards, les chandelles rouges et les oranges de Fou-Kien, les visites à l'aube dans cette robe de satin noir que je n'avais le droit de porter qu'une fois l'an.

Au moment du déjeuner, le parfum des narcisses me rappela le gâteau du Nouvel An, confectionné de riz et de navets.

A 3 heures, dans l'après-midi, j'étais déjà dans l'autobus qui me ramenait chez moi, rapportant de North Szechuen Road, un grand panier de *nienkao* du poids de trois kilos.

A 5 heures, je trouvai sur la cheminée des chandelles rouges brûlant avec éclat, et leurs flammes vacillantes jetaient sur ma « conscience scientifique » une lueur de triomphe sardonique. Soit dit en passant, ma conscience scientifique m'apparaissait déjà très floue, très faible et très irréaliste.

— Qui a allumé ces chandelles ? demandai-je vivement.

— C'est Chauma.

— Et qui les a achetées ?

— Mais c'est toi qui les a achetées ce matin.

— Oh ! vraiment ?

Je me disais que je devais avoir l'air un peu ridicule — non point tant par ce que j'avais fait le matin même, qu'en raison du conflit qui opposait à ce moment-là ma tête et mon cœur. Je fus bientôt tiré de mes réflexions par des détonations de pétards éclatant tout près de là. Un par un, ces sons si familiers autrefois plongèrent jusqu'au tréfonds de ma subconscience. Ils ébranlent le cœur d'un Chinois d'une façon qui restera toujours incompréhensible pour un Européen. Le défi lancé par mon voisin de l'est fut bientôt relevé par mon voisin de l'ouest, jusqu'à ce que crépîtât une véritable fusillade.

Je n'allais pas me laisser battre par eux. Tirant un billet d'un dollar, je dis à mon fils :

— Ah-ching, prends ceci et achète-moi des pétards, aussi bruyants et aussi grands que possible. N'oublie pas : plus ils seront grands et plus ils seront bruyants, mieux ce sera.

Reproduit du
« Courrier de L'UNESCO ».

Vase de bénédictions... et sa mule

C'était en Chine. Le pâle soleil de décembre commençait à descendre à l'horizon quand la missionnaire rentra, transie et fatiguée, d'une série de courses aux malades. A la porte

du dispensaire, un homme l'attendait. Elle reconnut le païen Leou du Village à l'Herbe Jaune.

—Docteur, vite!... cria-t-il, on te demande chez moi... Oui, c'est grave! Ma mère!... elle est en train de mourir!

—Bien, j'y vais.

En deux minutes, la Sœur regarnit sa trousse de médicaments puis, avec la jeune aide indigène, elle monte



dans le chariot. Cahin-caha, le véhicule part sur le chemin raboteux et gelé, au trot serré d'un petit âne maigrelet. Il fait froid, un froid immobile et tranchant qui incise le visage. On sort du village, on débouche dans la campagne: une plaine sans arbres aux champs dénudés d'où émergent quelques touffes d'herbe sèche; des ha-meaux qui groupent au fond d'une cour leurs maisons de terre aux fenêtres de papier. De temps en temps, on entend braire un âne ou résonner le gong d'une pagode. Selon son habitude, la missionnaire égrène pieusement des *Ave*, elle invoque la Vierge pour cette maman païenne « qui est en train de mourir ». Et la voiture monte, descend les pentes, cahote à droite et à gauche, prend en geignant les innombrables détours.

Enfin, le cocher annonce, en pointant son fouet vers des murs de terre semblables aux autres: « C'est ici! » Une porte extérieure grince et l'équipage pénètre dans la cour où les chiens se chargent du premier accueil, tandis que les poules et les oies se sauvent, affolées. Aussitôt une exclamation retentit: « *Tai Fou lae la!* » (Voici le docteur). Les curieux arrivent par douzaines; tous les habitants de la cour sont là, sympathiques d'ailleurs, car pour eux la missionnaire n'est plus une inconnue. Les formules de politesse se croisent comme des feux d'artifice: « *Ai-ya!... Ai-ya!... Tai Fou lae la!... Sin k'ou, sin k'ou!...* » (bienvenue à vous, si moulue, si harassée à cause de nous). Une troupe d'enfants aux frimousses rieuses imitent de leur mieux les révérences et les compliments des adultes. On entre chez Leou et toute la compagnie avec.

—Où est votre malade? demande la Sœur qui ne voit personne sur le

k'ang (lit de briques).

—C'est moi! docteur... répond une matrone souriante, apparemment en excellente santé. Ce disant, elle fait une profonde inclination, puis s'empresse de débarrasser le *k'ang*, invite la religieuse à s'asseoir, lui verse le thé et bavarde avec un caquet dé-routant.

—Se reposer un peu... conclut-elle enfin, boire le thé, causer... que peut-on trouver de mieux quand il fait si froid, qu'on vient de loin, et encore par de bien mauvais chemins...

La religieuse n'y comprend rien.

—Ne m'a-t-on pas dit que vous étiez très malade?

—Oui, sûrement!...

—Oh! oui, très malade... assurent en chœur tous les voisins. Et les explications crépitent de part et d'autre, car personne n'ignore l'affaire.

—Tu ne sais pas docteur!... elle a eu un mal subit, terrible, intolérable! *Ai-ya!...* sûrement de l'air dans le foie... et cela remontait à l'estomac! Ah! quel mal!... Nous avons grand-peur et l'un de nous a couru te chercher. Mais voilà... il n'avait pas dépassé le Torrent des Hironnelles, là-bas à mi-chemin, que la malade s'est sentie mieux, subitement!... oh! grand merci! Elle est aussitôt descendue du *k'ang*; tu vois, tout va bien, mille fois merci! Et tout à l'heure, elle est sortie pour donner le grain aux canards... Oh! nous avons eu grand-peur... Nous te prions de nous excuser.

Et la Sœur qui, ressent les effets pas trop réconfortants de son long trajet dans la campagne glacée, répond avec un sourire engageant:

—Vous avez bien fait de m'appeler, et vous ferez encore de même la prochaine fois.

Car, la prochaine fois, pense-t-elle,

ce pourrait être un vrai mourant et la moindre remarque serait ici désastreuse: elle ferait « perdre la face » et rebuterait ces bonnes gens.

— Docteur, ne viendras-tu pas « guérir » chez moi? demande à ce moment l'un de ceux qui sont là; je demeure ici, tout à côté.

— Volontiers, répond la Sœur.

Elle sort et, cette fois encore, tout le monde la suit. L'homme — nommé Vase de Bénédiction — la conduit sous une sorte d'appentis sombre et humide où d'abord elle ne distingue rien. On apporte une lanterne et elle découvre une masse grise étendue sur un tas de paille.

— Un animal!

— Oui, docteur, ma mule. Je t'en prie, guéris-la. Car, si je la perds, je n'aurai pas de quoi la remplacer.

— Mais tu sais bien, pauvre ami, que je ne soigne pas les animaux. Appelle plutôt un « médecin des bêtes ».

— Inutile! docteur... L'un d'eux m'a déjà vendu, très cher, une tisane d'ongles, puis une autre potion noire, infaillible selon lui. Mais depuis, le mal s'est alourdi. Toi, je sais que tes remèdes sont forts et bons. Au début de la dernière lune, n'as-tu pas guéri le chrétien Yang, ici dans cette même cour? Ça n'allait pas du tout... tu es venue une fois et il s'est levé. Alors... Docteur, je t'en prie, fais quelque chose. Je suis charretier, cette bête est mon gagne-pain et celui de ma famille...

Déconcertée, la religieuse pense tout de même qu'il vaut mieux ne pas désappointer ces pauvres gens. Elle sait depuis longtemps que parfois, au soir de journées laborieuses, les missionnaires enregistrent de bien prosaïques records. Mais leur rôle con-

siste justement à vivre de la vie des païens, à partager tous leurs problèmes, non seulement les spectaculaires, mais aussi les insignifiants et les vexants. Et là, devant la bête ballonnée et râlant, elle réfléchit à un diagnostic possible. Comment médiciner pareil cas?... D'un coup d'œil, elle inventorie son coffret de remèdes et ne trouve rien de mieux qu'une fiole d'huile de ricin dont elle verse le contenu dans la gorge de l'animal. Ensuite, elle fait appliquer de larges révulsifs au point stratégique où le mal semble tenir et complète le traitement par une magistrale « aiguille médicinale » à l'unanime approbation des témoins dont les yeux étudient chacun de ses gestes. Puis, abandonnant à la Providence le soin de tirer profit de son aventure... et de ses ordonnances, elle reprend, sous les étoiles, le chemin de la Mission.

Le lendemain, dans l'après-midi, Vase de Bénédiction en personne apportait au dispensaire la plus inattendue des nouvelles: sa mule était guérie! Dans la matinée, elle s'était dressée sur ses pattes et avait mangé. L'homme explosait de joie: « Dix mille remerciements, docteur!... tu m'as sauvé la vie! »

* * *

Huit jours après, c'était la veille de Noël et les chrétiens arrivaient de tous côtés dans leurs charrettes massives ou la famille entière avait pris place. Même les petits, accroupis au fond et serrés entre eux pour conserver la chaleur, car à cette époque, le froid pince. Mais la fête de Noël enchante les Chinois et, pour y assister, ils ne reculent pas devant un voyage de trois jours et une distance de vingt, trente milles et davantage. Pas en taxi évidem-

ment! mais en chariots à bœufs ou à mulets.

Cette année-là, la caravane du Village à l'Herbe Jaune présentait de l'inédit. Vase de Bénédiction, debout dans sa charrette tirée par la fameuse mule, entrait le premier et presque en triomphe à la Mission. Radieux, il montrait à tout venant sa bête regaillardie et pimpante sous son harnais de cordages garni de pompons rouges. Maintes fois déjà il avait entendu parler de Noël dans son entourage et, voulant témoigner son estime et sa reconnaissance envers les missionnaires, il avait décidé de célébrer lui aussi la nuit sainte « où les chrétiens prient, chantent et font éclater des pétards... »



Pour la veillée, tout le monde s'entassa dans la salle de l'école où, chaque année, un groupe de petits acteurs font revivre avec un charme ingénu les mystères de Noël.

Dans la salle, l'enthousiasme est à son comble, les païens déclarent qu'ils n'ont jamais rien vu de si beau!

Et voici que dans la nuit bleue, les cloches égrenent leur chanson de joie: Noël! Noël! Les chrétiens envahissent l'église gaiement illuminée par une armée de lanternes multicolores. Ils n'ont pas assez d'yeux pour admirer les inscriptions de fête, les fleurs de papier doré qui miroitent autour de la crèche, et surtout le petit Jésus emmaillotté de rouge, la Sainte Mère « plus belle que tous les nénuphars de Chine » et saint Joseph avec son bonnet rond orné de globules.

Après l'Évangile, grand sermon. Le père raconte la naissance du Sauveur: « Ce petit Enfant-Dieu, il est né pour vous, pour chacun de vous, et plus tard, il mourut sur la croix, pour vous encore... pour vous sauver et vous ouvrir le ciel... » Debout, au fond de l'église dans une attitude de respect instinctif, les païens entendent l'heureuse nouvelle pour la première fois. Le sermon terminé, un groupe se hasarde au milieu de la nef, c'est Vase de Bénédiction suivi de sa femme, Parfum de Laurier, et aussi des petits, tout ronds dans leurs habits ouatés. Ensemble, ils vont faire une triple et profonde révérence devant la crèche. Émerveillés, ils semblent comprendre que la joie de Noël est aussi pour eux et qu'ils ont leur place avec leurs frères près du berceau de l'Enfant-Dieu.

Il va de soi, en pareille fête, les pétards figurent au programme dès avant la messe. Mais les plus formidables éclatent à l'élévation et annoncent pendant un quart d'heure aux collines environnantes le sublime mystère qui vient de s'accomplir, « Un petit Enfant nous est né! » Il faut bien que toute la ville l'apprenne, cette ville où vivent des milliers d'âmes païennes. Après la messe, l'allégresse explose en de nouvelles pétarades bien nourries et fort soutenues, pendant que les chrétiens en habits de fête échangent leurs souhaits et causent avec entrain. On trouvera gîte dans l'école pour le reste de la nuit. Car on n'est pas difficile: un coin seulement où l'on puisse s'étendre, tout habillé, sur le plancher. Le lendemain, après la messe du jour, les fidèles s'en vont présenter leurs vœux au missionnaire et Vase de Bénédiction les suit.

—Père, dit-il, cette première nuit de Noël, je ne l'oublierai jamais... car le petit Enfant m'a béni! (Ce n'est pas pour rien qu'un homme s'appelle Vase de Bénédiction!) Très ému, il continua, en tournant entre ses doigts son énorme casque de poil:

—Père, je demande à devenir chrétien avec toute ma famille, et nous serons aussi les enfants du Maître des cieux. Maintenant, Père, je sens que mon cœur vit... et mon existence en est toute soulevée, toute réjouie...

Comme les pasteurs de Bethléem, Vase de Bénédiction s'en retournait « en louant Dieu de ce qu'il avait vu et entendu ».

Sœur SAINT-EDMOND, m.i.c.

(Irma De Ladurantaye, de Cap Saint-Ignace.)

La vie paysanne à Formose

TAIPEI

par Sœur **SAINTE-EMERENTienne**,
m.i.c.

(Marie-Berthe Fleurent, de Saint-Germain
de Grantham.)

Janvier touche à sa fin. Nous voya-
geons en autobus vers Kuanhsi où
toutes les Sœurs Missionnaires de
l'Immaculée-Conception se réunissent
pour la retraite annuelle.

La capitale est déjà loin derrière
nous avec le tumulte de ses rues en-
combrées d'une population toujours



grandissante. La splendide campagne étale maintenant sous nos yeux les richesses de sa végétation sans cesse en voie de renouvellement. Le froid ne fait ici que foncer le vert des arbustes. Les légumes sont en pleine croissance: choux, betteraves à sucre, pommes de terre, céleri, tomates poussent à vue d'œil sous la fraîche haleine d'un semblant d'hiver.

Une lisière de verdure sépare les propriétés individuelles des cultivateurs. Celles-ci se limitent à quelques pièces de terre d'environ trois acres. Pas de capitalistes à Formose!

La préparation des rizières est commencée. On divise le terrain par bandes égales, disposées en terrasses, puis on consolide chaque palier par une bordure de roches cimentées entre elles.

Un bon système d'irrigation, construit jadis au temps des Japonais, entretient l'humidité des rizières et favorise leur fertilité. Actuellement, le sol est inondé de deux pieds d'eau environ. C'est dans cette mare de boue que les Taïwanais guident leurs buffles pour le labourage. Nu-pieds et le pantalon relevé jusqu'aux genoux, ils retournent ainsi plusieurs fois le même petit carré. Aucun tracteur ici; le bruit des instruments aratoires motorisés n'a pas encore profané le calme et le silence des campagnes du Kuan-



hsi, région presque entièrement consacrée à l'agriculture. Sous l'action patiente des fermiers, la terre fertile produit deux et même trois récoltes par année. Aussi, Formose est-elle considérée comme un grenier à riz. En plus de nourrir ses dix millions d'habitants, l'île fournit une bonne quantité de grain pour l'exportation. Le thé et le sucre constituent deux autres sources importantes de revenus.

Fidèle compagnon du paysan, le buffle est un animal créé tout exprès, semble-t-il, pour le pénible labeur de la culture formosane. Des nuées d'oiseaux blancs au long cou viennent se percher sur la tête et le dos des lourdes bêtes qu'ils aiment à accompagner durant leur travail. Une

superstition défend de tuer ces volatiles, même s'ils ravagent passablement les récoltes. Ici et là, s'élèvent des pagotins champêtres où l'on conduit les buffles pour les abreuver à la fontaine sacrée.

La majorité des Taïwanais mènent une vie très dure. Leur esprit de travail et d'endurance en a façonné un peuple énergique, ouvert, humble et sympathique, apte par conséquent à recevoir l'enseignement de l'Évangile et à en observer les préceptes. Pour lui procurer ce grand bien, nous consacrerons, s'il le faut, notre vie tout entière. Daignent le Christ-Roi et la Vierge Immaculée bénir notre apostolat et faire un jour de *Formose la Belle*, leur royaume de prédilection!





Le bambou

par Sœur MARIE-DE-LA-REDEMPTION¹, m.i.c.

Sa légende et ses usages

Il y a tout juste mille ans, à cette époque où les fées se promenaient en plein jour par monts et vallées, un vieux coupeur de bambou s'était rendu comme d'habitude ramasser des fagots sur la montagne. Le soleil embrasait l'atmosphère de ses rayons de feu, aussi, après quelques heures, le bon paysan harassé s'était-il assis sur un tapis de mousse, à l'ombre du bosquet, pour se reposer. Les longs roseaux frémissaient à peine sous la brise chaude. Et notre homme de songer: « Quelle richesse que ces tiges souples et gracieuses, plantées à profusion par les dieux dans le sol de notre pays! »

Reprenant vite la serpe, le Nippon s'attaque avec vigueur aux troncs merveilleux. Mais, ô surprise! le fer n'a pas plutôt mordu l'écorce vert tendre, que des étincelles jaillissent tout autour et une voix cristalline appelle par trois fois le paisible coupeur. Effrayé, celui-ci songe à fuir: peut-être son amour passionné du bambou l'a-t-il poussé dans quelque domaine réservé aux esprits?... Une minute d'hésitation et voici que d'une section de l'arbre entaillé, sort une fée minuscule, éclatante comme le soleil, belle comme la fleur du *yamabuki* (rose jaune). A sa vue, les frayeurs du brave Japonais s'évanouissent. Oubliant ses fagots, il prend la main de la charmante princesse et dévale avec elle les pentes qui conduisent au village.

Kaguyahime devint l'enfant chérie du vieux coupeur et le servit durant toute son existence avec une piété vraiment filiale. Quand il mourut, la légende ajoute que la jeune fille fut enlevée sur un rayon de lune et transportée au royaume des fées.

Princesse aux mains secourables, Kaguyahime devint le symbole de l'arbuste généreux et serviable qui offre à tous tout son avoir. Par ses innombrables propriétés, en effet, le bambou se présente comme une fée bienfaisante, semeuse de lumière, de réconfort, de vie; c'est la mine d'or du pauvre.

On se permet quelquefois de classer le bambou parmi les arbres. Pourtant, cette merveille du monde végétal appartient tout simplement à l'humble famille des graminacées. C'est une sorte de roseau, remarquable par sa haute taille qui atteint jusqu'à quatre-vingts et cent pieds. Ses tiges tubulaires sont cloisonnées par des nœuds solides et recouvertes à l'extérieur d'un dépôt de matière siliceuse.

Le Japon compte neuf genres de bambou avec plus de trente espèces différentes se ramifiant en une certaine de variétés. Au point de vue industriel, le *madake* ou bambou aux nœuds longs, aux fibres résistantes, occupe le premier rang. Le *hachiku* vient en second. Très facile à trancher, cette espèce possède en même

¹ Basilisse Maillet, de Saint-Louis, N.-B.

temps la dureté de la pierre. Une autre variété fort appréciée est le *medake* (bambou femelle) renommé pour sa souplesse et la finesse de sa texture.

Les plus hautes tiges s'emploient dans la tuyauterie. On perce les cloisons qui sectionnent les troncs et l'on obtient des tuyaux légers et durables à la fois, exempts de la rouille et de la moisissure. Ces per-

Les pousses de bambou, légume très recherché.



ches servent aussi comme mâts de bateaux, hampes de drapeaux, membrures de portes, etc.

Les tiges plus courtes entrent dans la fabrication de pipes, paniers, cages d'oiseaux, broches à tricoter, aiguilles de phonographes, jouets, manches à balais, armatures de parapluies, cannes à pêche, escabeaux, chapeaux, bâtonnets, flûtes, trompettes, vases à fleurs, cercles de tonneaux, mallettes, clous, couteaux, parquets de maisons, etc.

Pareille liste suffirait, il nous semble, à démontrer l'étendue des services rendus par cette graminée géante. Mais en toute justice, on se doit d'ajouter encore quelque chose. Avec les branches fines et flexibles du bambou, les menuisiers confectionnent des balais d'une résistance éprouvée. De plus, les enveloppes des jeunes tiges, espèce de papier ciré naturel, servent d'emballage imperméable dans les épiceries, chez les bouchers et les marchands de poisson. Elles sont aussi utilisées dans la fabrication des semelles de *geta* (sandales). Ces enveloppes représentent à elles seules 10% du produit total de l'industrie du bambou au Japon.

En outre, les pousses neuves constituent un légume très recherché en Orient. Comme l'asperge, les *take no ko* (racines de bambou; littéralement: enfant de bambou) sont coupées dès leur sortie du sol, sinon elles deviennent coriaces. Levés dès la pointe du jour, les fermiers fouillent les monticules de terre fraîchement

remuée et y retirent les belles pousses d'un blanc crème. Celles-ci mesurent souvent un pied de longueur et cinq à six pouces de grosseur. Cuites avec la sauce de fèves soya, légèrement sucrées et agrémentées de cubes de fromage aux fèves, elles figureraient avec honneur sur la table d'un roi. On peut aussi les macérer dans l'eau salée ou les confire.

A part son utilité domestique, le bambou est considéré comme l'un des principaux produits d'exportation du Japon. De la superficie pourtant restreinte du pays, cinq cents milles carrés sont affectés à cette culture.

L'art a adopté le bambou comme symbole de droiture et de rapidité de développement. (A sa sortie de terre, il croît en effet d'un pied par jour). La peinture japonaise compte parmi ses sujets favoris les branches de bambou ployant sous la neige. Il figure aussi dans les décorations du Nouvel An.

A tous égards, donc, ce roseau arborescent se révèle un riche don de la Providence paternelle de Dieu à ses créatures humaines, particulièrement au peuple japonais. Un savant, admirateur du Japon, a écrit: « Otez le bambou, et la vie japonaise se conçoit aussi difficilement qu'un paysage sans lumière. » Su Tung P'e, peintre-poète chinois affirme de son côté: « On peut vivre sans viande, mais on ne peut se passer de bambou. Le manque de viande fait maigrir, mais le manque de bambou mène à la vulgarité. »





Sr. Saint-Amidie
(Comitong, Nipome,
de Québec)



Sr. Maurice-de-Jésus
(Chimatawa, Combe,
& Florde-Saint-Philippe)

Philippines



Sr. Marie-Aline
(Annie, Beau-Sarouque,
de Québec)



Sr. Marie-Sauve
(Annie, Marie,
de Québec)



Sr. Catherine-de-Jésus
(Catherine, Ruth,
de Saint-Jovite)



Sr. Thérèse Martin
(Thérèse Brault,
de Beauvelon, Alberta)



Sr. S. Martin
(Comitong, Marie,
de Québec)

Hong



Sr. Marie-Ruth
(Comitong, Gantim,
de Québec)



Sr. Sainte-Élisabeth
(Antoinette, Marie,
de Québec)

Ha



Sr. Marie-Joséphine
(Colonne, Marie,
de Saint-Philippe)



Sr. Marie-Thérèse
(Bernadette, Marie,
de Saint-Philippe)



Sr. M. de Régis-de-Sauve
(Blanche, Marie,
de Montréal)



Sr. Marie-des-Victoires
(Josephine, Bolduc,
de St. Victoire de Hong)

Vanc

PARTANTES



Sr. Marie-Noëlle
(Annie, Noëlle, Suzanne,
de Saint-Anselme)



Sr. Élisabeth de Portugal
(Annie, Marie, Ernest,
de Québec)



Sr. S. Jean
(Annie, Marie,
de Québec)

Mada



Sr. Marie de Tours
(Marie Martin,
Montclair,
New Jersey)



Sr. Denise de Jesus
(Denise Bilange,
de Saint-Albert)

Kong



Sr. Marie-Marthe
(Marie-Cecile,
Compiton)



Sr. Marie-Jolande
(Marie-Jeanne, Fréchette,
de Québec)

Haïti



Sr. Jeanne de Lourdes
(Jeanette Patis,
de Montréal)



Sr. Sainte Mathilde
(Anne-Marie, Legault,
de Montréal)



Sr. Justine de S. Louis
(Mathilde Frachon,
de Saint-Albert, Haïti)



Sr. Sainte-Cécile
(Marie-Josée, Sabourin,
de Montréal)

Lower



Sr. Marie-Christine
(Christine, Blais,
de Sherbrooke)



Sr. Joseph de S. Louis
(Josephine, Bastien,
de Ottawa)



Sr. Agnès de Jésus
(Agnès, Desautels,
de Shawinigan Falls)

Afrique



Sr. Berni de France
(Blanche Noël,
de Lauzon)



Sr. Marie-Josée
(Marjette, Gervais,
de Saint-Louis)



Sr. Saint-Fernand
(Fernande, Gouge,
de Québec)

Madagascar

1958

NOËL *et le* JOUR DE L'AN *au* JAPON

par Sœur MARIE-GEORGES¹, m.i.c.

Les NoëlS japonais diffèrent beaucoup de ceux du Canada. Dès la mi-novembre, on commence ici à parler du joyeux *Christmas*: les grands magasins rivalisent de goût et d'ingéniosité dans les décorations où figurent Santa Claus avec ses rennes, des sapins saupoudrés de neige artificielle, etc.; la radio, à l'imitation des pays d'Europe et d'Amérique, diffuse les *Silent Night*, les *Jingle bells* et autres chants de Noël; mais le 25 décembre, ces mélodies aux notes gaies et pieuses n'influencent en rien la masse des travailleurs qui se rendent à leurs besognes comme aux jours ordinaires.

Avant la guerre, et pour une raison tout à fait étrangère à la fête, Noël était chômé, mais ce congé national a été aboli, et seules des poignées de chrétiens se rassemblent dans les trop rares églises catholiques pour célébrer l'anniversaire du touchant mystère de la Nativité divine. Quelques païens, attirés par la curiosité



¹ Agathe Bolduc, de Saint-Damien de Brandon.



ou la sympathie, se mêlent parfois à ces adorateurs pleins de foi et de piété. L'an dernier, trois jeunes bonzesses à tête rasée, revêtues de tous leurs atours monastiques, y compris le collier aux fines broderies d'or, assistaient dans notre chapelle à la messe de minuit. L'une d'elles s'intéresse à notre religion et pose souvent des questions sur les croyances catholiques. Mais, dans l'ensemble, les Japonais n'ont aucune connaissance du sens religieux de Noël, et cette fête passe pour eux inaperçue.

Le premier de l'An, au contraire, s'entoure de beaucoup de solennités. La veille, on déguste du soba (nouilles) en guise d'heureuse conclusion à

la vieille année. Il convient, ce soir-là, de ne pas se coucher afin de voir se lever l'an nouveau.

Toute la nuit, les foules assiègent les comptoirs des magasins pour l'achat de cadeaux et de victuailles, car le 1er janvier et les deux jours suivants, les boutiques fermeront leurs portes. On visite aussi les temples, et pour les habitants du gigantesque Tokyo en particulier, le centre d'attraction primordial réside au sanctuaire shintoïste dédié à l'empereur Meiji. Dans l'obscurité mystérieuse, des vagues humaines roulent en bonds lents et continus vers ce temple sacré bâti au fond d'une forêt miniature. De temps en temps, la faible lueur



Japon moderne.

des lanternes disséminées ici et là éclaire les figures silencieuses et recueillies des fervents pèlerins. Tout à l'heure, le flot sombre de ces priants s'immobilisera au pied du dieu-empereur, fondateur du Japon moderne, pour lui offrir ses hommages et solliciter sa protection pour l'année nouvelle.

Chaque maison japonaise s'orne à cette époque du traditionnel *kado-matsu* : branches de pin, de bambou et de prunier entrelacées de la façon la plus artistique. Le pin, arbre robuste à la verdure éternelle, est un emblème de vigueur et de longévité; le bambou, élancé et plein d'endurance, symbolise la force de résistance; et le prunier, pur et doux, qui fleurit même sous la neige, représente la vertu.

D'après la tradition, un déjeuner de cérémonie, arrosé de vin de riz au parfum d'épices, réunit toute la famille. (Les épices employées sous forme de breuvage possèdent, selon la croyance antique, le pouvoir de chasser les mauvais esprits). On déguste des *mochi*, gâteaux confectionnés de riz pilé dans un mortier et cuit à la vapeur. Le plat de résistance consiste en une soupe claire où flottent des boules de pâte de riz et des herbes marines. On sert également des haricots noirs, des algues confites et des pâtisseries multicolores à base de fèves sucrées.

De nos jours, cette coutume de la réunion matinale du Jour de l'An subit maintes infractions, car les jeunes, imprégnés d'idées modernes, désertent souvent le foyer la veille



**Des vagues humaines roulent en bonds lents et continus
vers ce temple sacré.**

au soir pour assaillir les gares, armés de leurs skis, et remplir les trains en partance pour les régions de montagnes.

Au cours de la journée, les familles nipponnes rencontrent leurs parents et amis pour échanger leurs souhaits, et la formule de vœux consacrée: *Akemasite o medeto gozaimasu!* (L'an neuf... Félicitations!) circule ainsi des millions et des millions de fois à travers le Japon.

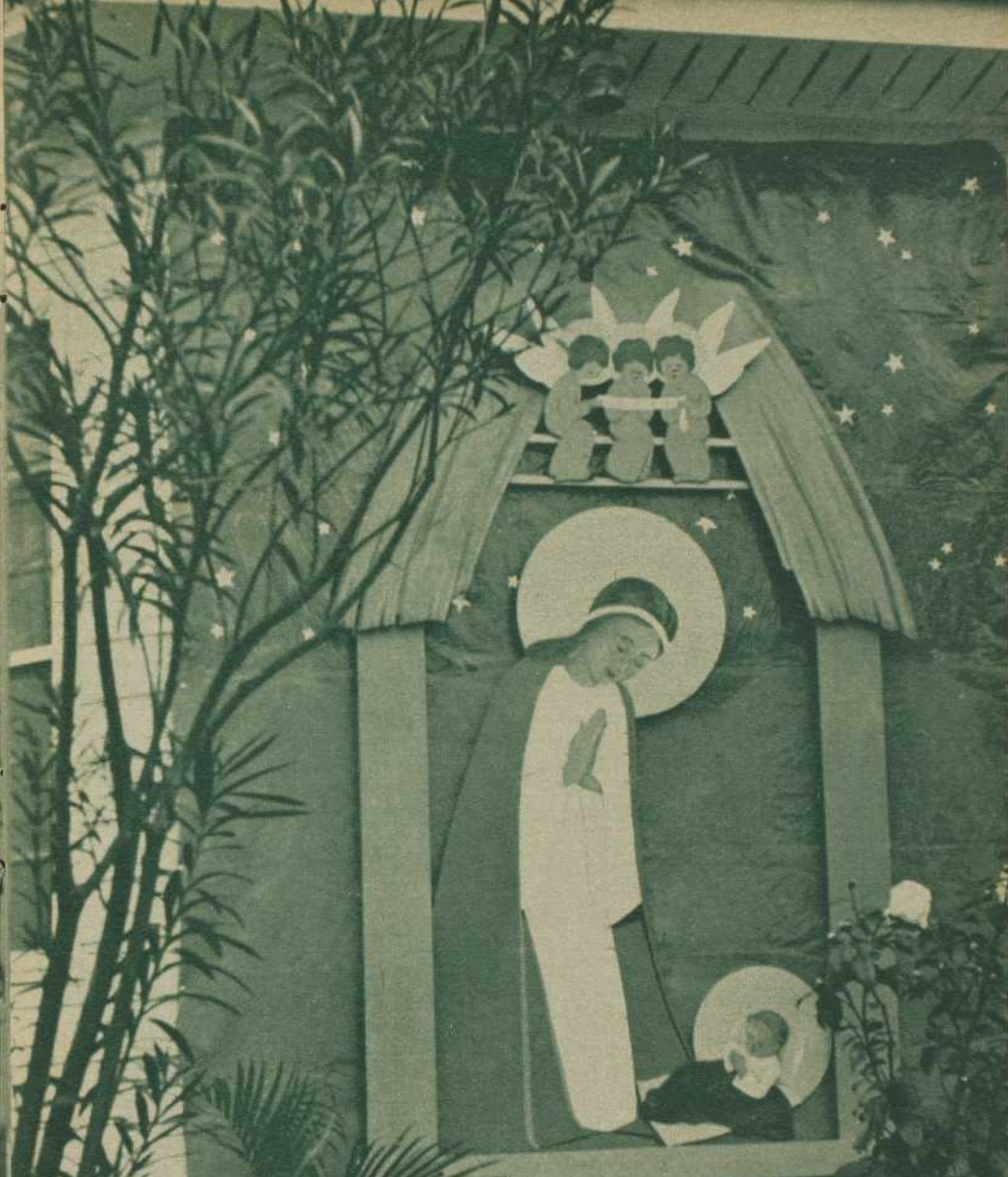
Dans toutes les demeures, la joie rayonne. Les adultes s'adonnent au jeu de cartes réservé à ce jour; les jeunes s'amuse à l'extérieur au jeu de volant, avec des balles et des raquettes spécialement peintes pour la circonstance. Les amateurs de spectacles se délectent d'une pièce de *Kabuki* (art de la danse et du chant), théâtre classique ancien adapté aux temps présents et toujours en grande faveur.

Le 2 janvier marque pour les enfants nippons l'inauguration des leçons d'écriture. Après le déjeuner, installés dans une pièce dorée de

soleil et sous le regard intéressé de leurs parents, ils promènent pour la première fois le pinceau sur une large feuille de papier qu'ils décorent de caractères à la signification joyeuse. De leurs efforts dans ce premier essai dépendront leurs progrès de l'année en calligraphie. Les ouvriers tiennent aussi en ce jour à étrenner leurs outils et les artistes leurs instruments, afin d'assurer le succès de leur métier.

C'est qu'aux yeux de tout Japonais, l'alpha et l'oméga d'un événement prennent une importance extraordinaire. Ainsi, en décembre, chacun se doit-il d'acquitter ses dettes et de mettre ordre à ses affaires personnelles; puis, au matin du premier de l'An, on s'éveille à une vie nouvelle: sérieux devoir donc, d'y entrer dans une atmosphère de paix, de joie et de prière. Avec ces sentiments de noblesse et de religiosité, quelle ferveur surnaturelle n'apporterait pas le peuple nippon à la célébration chrétienne de nos grandes et incomparables fêtes de Noël et du Nouvel An!





Crèche de Noël dressée en plein air
par un Missionnaire jésuite,
à Taipei, Formose.

NOËL

au noviciat

—Est-ce beau Noël au Noviciat ?

Cent fois depuis quelques semaines, nous avons posé cette question à nos Sœurs aînées. Toujours sages mais un brin taquines, elles nous ont répondu :

—Attendez, vous verrez !

Avec le début de l'Avent, le service des postes a été suspendu au *Colombier* : lettres et colis s'accumulent, paraît-il, dans deux immenses paniers dont notre maîtresse a la garde. Pas de visites non plus. La vie s'écoule tranquille, presque trop calme pour nos habitudes encore toutes récentes de trépidation et de bruit. Et nous redemandons avec une note d'anxiété :

—Y aura-t-il un arbre de Noël ?

Plusieurs, c'est visible, nourrissent de réelles inquiétudes et redoutent l'ennui pour les fêtes aux traditions si joyeuses vécues depuis notre enfance. Ici, aucun indice de leur approche : pas de réclames pour les cadeaux, pas d'emplètes, ni même de chants à la radio ! Seuls les « Venez, divin Messie... » et les *Rorate cæli* » à la cha-

pelle nous remémorent l'attente du Dieu rédempteur et le retour du grand anniversaire de sa naissance ici-bas.

—Patience, petites sœurs, vous ne serez pas déçues ! murmurent les novices, riches de leur expérience d'un an et plus au Noviciat.

Pas très convaincues, nous nous résignons, offrant le sacrifice des joies familiales comme préparation à la venue du doux Emmanuel dans notre cœur. Actes de désir, d'amour et de renoncement se multiplient. Notre maîtresse ne nous a-t-elle pas affirmé : « Les plus généreuses parmi vous seront les plus heureuses ! »

Nous voilà à la dernière semaine de l'Avent et soudain de petits mystères s'ébruitent. Ici et là, derrière les portes closes, des empressements inusités, des chuchotements discrets révelent... quoi ? Nos grandes sœurs se dévouent à la décoration des pièces. Dans le parcours des longs corridors, nos yeux qui n'ont pas encore acquis la modestie de saint Bernard découvrent, à travers les portes vitrées,

des couronnes et des guirlandes accrochées aux murs et aux fenêtres, d'éclatants poinsettias et des clochettes argentées agrémentant les larges tableaux noirs des classes.

—Joli comme tout! ne peut s'empêcher de souffler l'une de nous, la plus pessimiste du groupe peut-être.

* * *

24 décembre. Comme le temps a passé vite! C'est que cet Avent à Pont-Viau, nous l'avons vécu en plénitude et pour la première fois, sans doute, nos âmes ont vraiment épousé l'esprit et les sentiments de la sainte Liturgie.

La grande nuit nous apporte du bonheur au-delà de toutes nos espérances. Tôt au lit, comme des enfants — ne sommes-nous pas les benjamines au Noviciat — nous laissons à nos Mères et à nos grandes sœurs le plaisir de compléter à notre insu les préparatifs de la fête et de nous ménager des surprises.

Onze heures! Le son de clochettes joyeuses et les chants d'anges terrestres nous convient à la chapelle où déjà de nombreux parents et amis sont rassemblés. Jamais notre pieux sanctuaire n'a paru aussi magnifique, aussi brillamment illuminé! Au milieu des sapins, une crèche rustique, éclairée par les étoiles rouges et vertes de multiples lampions, offre à notre vénération le plus charmant Enfant-Jésus, le *Dulcis Rex pacis!*

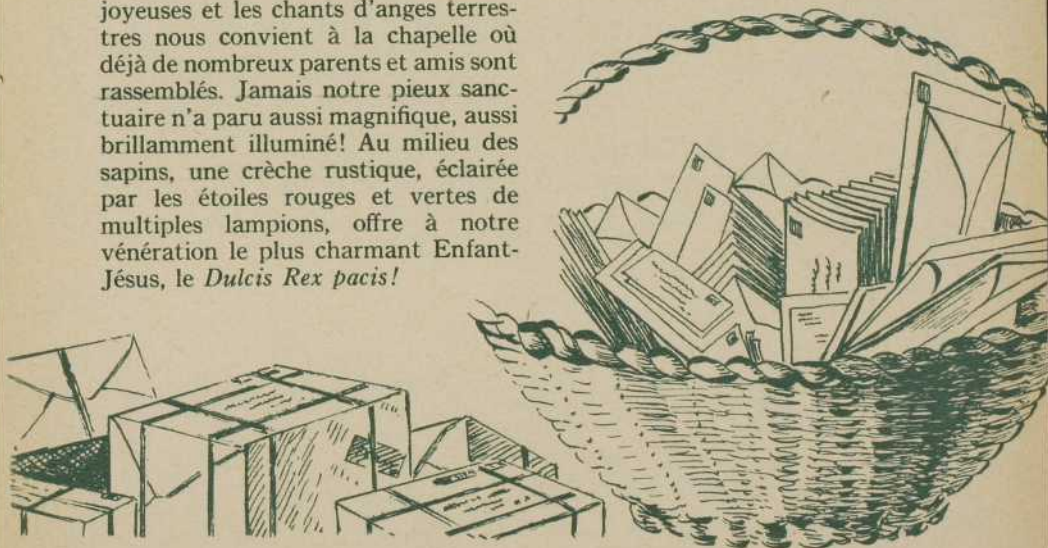
Dans le chœur, deux gentils acolytes clignent des yeux sous l'éclat de tant de splendeurs, tandis que la chorale entonne avec allégresse des Noëls anciens et nouveaux.

Après la messe, d'autres émotions nous sont réservées. Et d'abord, le croiriez-vous? un réveillon, oui un vrai, tout comme chez nous. Par surcroît, le réfectoire s'est paré de gracieuses étoiles qui piquent les murs tout blancs de leurs pointes aux couleurs variées.

Au cours des agapes fraternelles, je capte cette réflexion, écho de nos pensées à toutes:

—Si nos parents voyaient combien nous sommes choyées!

Notre salle elle aussi se montre toute transformée et, ô bonheur! sa majesté l'arbre de Noël y occupe une place d'honneur, abritant sous ses branches les colis et les lettres adressés par nos chères familles. Une



crèche minuscule figure aussi au pied de l'arbre vert. Elle nous fournit une suggestion pour plus tard. En pays de missions, il nous faudra sûrement, avec un petit Jésus en plâtre, quelques brindilles de paille et beaucoup d'ingéniosité, monter une crèche semblable pour réjouir les jeunes confiés à nos soins et leur rappeler le mystère de l'Enfant-Dieu.

La matinée n'est pas assez longue pour le dépouillement du volumineux courrier. Cartes et lettres nous parlent des êtres chers auxquels nous nous sentons plus unies que jamais malgré la séparation.

Enfants gâtées, nous n'oublions pas, cependant, celle qui maintenant remplit auprès de nous l'office de mère. L'après-midi se passe à la préparation d'une petite fête de famille en l'honneur de notre chère maîtresse. Chacune prête son concours avec simplicité pour organiser sketches, chants et mimes qui s'inscriront au programme de la soirée.

Et puis, de belles journées de vacances font cortège au temps de Noël. Les classes suspendent leurs activités et des congés chômés les remplacent. Agréable détente dont nous profitons pour chausser nos patins et faire un tour sur la glace. Et tandis que les gaies patineuses, les joues rougies par le froid qui pince, glissent, pirouettent, essaient même un grand aigle, en s'enivrant d'air pur, leurs dernières miettes d'appréhensions s'éparpillent dans le vent, laissant place tout entière à la joie et à la reconnaissance. Jamais nous n'aurions imaginé fêtes si belles et si réjouissantes dans l'enclos d'un couvent! Le centuple promis par le Maître à ceux qui sacrifient tout pour le suivre, déjà, au seuil de notre vie religieuse, nous commençons à en savourer l'exquise réalité.

Une postulante.





**Cartes et lettres parlent des êtres chers
auxquels on se sent unie plus que jamais.**



Vacances de Noël.

On en profite pour chausser ses patins
et faire un tour sur la glace.

Loveness

par Sœur FRANCOISE-DE-LISIEUX¹, m.i.c.

Au nombre des cent dix pensionnaires inscrites à notre école pour l'année 1957, figurait une adolescente de quinze ans affublée du nom typique de Loveness. Elle venait d'un village à trois cents milles d'ici, distance énorme pour notre pays de brousse!

Pourquoi partir de si loin, elle so-disant non-catholique, pour aller fréquenter une institution tenue par des religieuses? Voici: Son ancien professeur, nouvellement promu au poste d'inspecteur et soucieux de l'avancement de sa région, encourageait les parents à diriger leurs enfants vers l'école réputée la plus moderne du Nyassa-Nord: la Katete Girls' School. Loveness arrivait avec cinq autres jeunes filles de Nthalire. Elle était douée d'un caractère gai, plein de fraîcheur et de simplicité. A l'encontre de ses compagnes, elle ne montrait ni méfiance ni froideur à l'égard des religieuses et cette attitude m'avait frappée.

Un jour, elle confia à Mary qu'elle avait déjà reçu le baptême dans l'Église romaine. Surprise, la jeune aide me communiqua le mystérieux

secret, croyant bien en cela rencontrer le désir de la brebis égarée.

Comme je longuais, un soir, la plantation de bananiers, j'entends tout à coup les pas de Loveness battre le sol derrière moi.

—Qu'y a-t-il? dis-je, feignant de tout ignorer.

Silence.

—Voyons, vous avez un secret pour moi?

—Peut-être!

Dans le noir de la nuit, ses dents blanches éclataient maintenant de toute leur longueur! La barrière était tombée.

Loveness avait vu le jour au Sud-africain où son père, en quête de travail, était allé s'établir. Quoique païens, ses parents l'avaient fait étudier à la Mission catholique où elle avait été baptisée ainsi que sa sœur aînée. Agatha, c'était son nom chrétien, vivait heureuse au foyer familial, quand un jour, un cousin germain se présente à l'improviste, invitant le père à rejoindre sa tribu d'origine. D'après les coutumes indigènes, en effet, on ne peut abandonner sa

¹ Marie-Claire Lacombe, de Montréal.





**“ Hop scotch ” le jeu favori des écolières.
Agatha (à gauche de Sœur Françoise-de-Lisieux)
oublie un instant son terrible cousin.**

patrie que pour un temps déterminé. M. Loth décida donc de partir, mais la mère, se réclamant de la même tradition, refusa de quitter son village. L'aînée des filles, Élisabeth, s'obstina aussi à rester et pour cela réussit à se cacher. Désolé de cette escapade, le père envoya le cousin Nelson seul avec quatre de ses enfants, dont Agatha âgée de dix ans. Le trajet à parcourir était de mille milles.

Désormais, la fillette ne reverra plus ses parents, car son père mourra avant de la rejoindre et sa mère ne se

souciera plus d'elle. Le cousin se chargea des orphelins, mais à peine Loveness avait-elle atteint ses douze ans, qu'il résolut de lui choisir un fiancé, escomptant pour plus tard la dot traditionnelle. Depuis son arrivée dans sa nouvelle famille, elle avait continué de dire son chapelet en cachette et de prier dans son cœur, mais bientôt, privée du secours des sacrements, elle laissa toute pratique de religion. La Providence veillait néanmoins sur cette enfant et, dans ses desseins miséricordieux, la conduisit vers nous.

* * *

Maintenant réconciliée avec le Dieu de son enfance, Agatha restait cependant inquiète et songeuse. Qu'allait dire son cousin-frère ? Et son fiancé ?... L'époque des vacances aggrava la situation et le départ fut mouillé de larmes, car au village la nouvelle de sa conversion l'avait précédée. Des coups de fouet accueillirent son arrivée, avec cette menace peu rassurante : « Désormais, tu n'iras plus à l'école ! »

Sommée de renouer des relations avec son ami, Agatha prit la pioche des fiançailles et la fit remettre à son

prétendant. Colère et raclée s'abat-tirent sur elle; elle ne broncha pas.

Elle écrivit à Katete pour faire connaître sa situation, mais sa jeune sœur à qui elle avait confié sa lettre eut l'étourderie de décacheter l'enveloppe et de déchiffrer la missive rédigée en anglais. Nelson fut informé et de nouveau la malheureuse enfant subit l'effet de son courroux. Un peu plus tard, profitant d'une occasion inattendue, elle m'adressait un bout de papier avec ces mots griffonnés à la hâte :

Je vous en supplie, Mère, envoyez-moi un billet d'autobus le plus tôt possible, afin que je puisse m'enfuir d'ici. Priez pour moi.

Votre pauvre enfant, Agatha.

La rentrée des élèves était effectuée et les nouvelles rapportées par les compagnes de Loveness s'avéraient des plus tristes. Que faire ? Je résolus d'écrire à ce Nelson dont la conduite me révoltait. Je glissai deux billets d'autobus dans ma lettre, un pour Agatha, l'autre pour Agrita, une élève du même endroit encore absente elle

aussi. (Ma chère maman m'avait envoyé une aumône pour couvrir les frais de scolarité d'Agatha). Nos prières montèrent ferventes vers notre Mère du ciel.

Mais les jours et les semaines passent sans apporter de réponse. Le bruit court même que le mariage d'Agatha se prépare. Nous redoublons

d'instances auprès de l'Immaculée. La fête de la Présentation arrive. Pendant la récréation des élèves ce matin-là, des exclamations partent de cent voix à la fois. Je m'enquiers.

—Agatha est ici, ma Sœur!

—Agatha!

Je n'en puis croire mes oreilles! Je cours à sa rencontre. La chère enfant se jette dans mes bras. Geste spontané, presque extraordinaire chez nos Africaines, surtout chez une jeune fille de cet âge, et envers une religieuse étrangère!

Les premières émotions passées, les questions pleuvent dru:

—D'où venez-vous? Comment avez-vous pu fuir? etc., etc.

La reprise des cours laisse la curiosité insatisfaite pour le moment, mais la joie imprègne toutes les figures.

A la réception de ma lettre, Nelson, avait mis les billets dans sa poche, puis sans aucune explication, avait roué sa cousine de coups. Perspicace, celle-ci devina alors l'arrivée d'une réponse de Katete. Elle n'en souffla mot, mais en l'absence de son tuteur, elle se faufila dans sa chambre et fouilla meubles et habits. O bonheur! les deux billets étaient là tout frais! Tremblante, elle en prit un et le cacha soigneusement afin de s'en servir à la première chance. Nelson ne remarqua rien et la vie reprit son cours ordinaire. Pouvait-il soupçonner qu'une jeune fille sans argent et sans guide osât s'aventurer dans la brousse, à la merci des bêtes et des malfaiteurs?

Le samedi 16 novembre, Agatha prétendit une visite chez son oncle paternel et y passe le dimanche en compagnie de son jeune frère. A l'aube, elle se lève sans bruit et rassemblant son courage et ses forces, elle se dirige

vers la gare en suivant des sentiers déserts. Toute la matinée, elle court et arrive vers midi à Paromombo où l'autobus doit stationner. Haletante, fatiguée, elle a à peine pris sa place dans la voiture, que son œil aux aguets aperçoit Nelson furieux, scrutant du regard tous les coins du véhicule. S'il y découvrait la fugitive!... Pour qui connaît les autobus ouverts aux quatre vents du Nyassa-Nord, avec leurs bancs rustiques disposés dans le sens de la longueur, il semble impossible qu'une personne puisse s'y cacher. Mais ici, vrai miracle de Notre-Dame! les yeux inquisiteurs ne remarquent rien d'anormal. Pour plus de sûreté, Nelson demande à monter, mais le conducteur, simple affaire d'humeur pour le moment, refuse net, disant qu'on ne peut entrer sans payer.

Agatha a tout entendu et son cœur bat avec la force d'un moteur électrique. Enfin, la voiture démarre et la pauvre enfant, quasi morte de peur, sent un tremblement dans tous ses membres.

Au cours de la journée, le nombre des voyageurs s'accroît à chaque arrêt. Très nombreux le soir, ils décident de passer la nuit dans l'autobus. Soulagement pour Agatha qui ne sait vraiment où chercher un gîte!

Le mercredi soir, on atteignait Mzimba, à quarante milles de Katete. Le père d'une de nos élèves donna à la voyageuse un shelling qu'elle dépensa pour apaiser sa faim; elle n'avait rien mangé depuis trois jours! Le lendemain, elle était au milieu de nous, heureuse de se trouver enfin à l'abri des taloches et des tracasseries. Paix de courte durée cependant!

Quelques jours plus tard, un policier se présente au couvent, exigeant des informations sur la jeune fille. Les explications demandées sont fournies sans détour, puis comme l'agent réclame la présence de l'intéressée, je vais la chercher à la récréation. Elle me suit, gardant et son sourire et son tricot! Elle répond avec calme à toutes les questions et conclut par ces paroles: « Je suis catholique. Je ne veux pas me marier, mais continuer mes études. On m'a battue, aussi je ne retournerai plus au village. Mon intention n'est pas de causer du tort à celui qui a bien voulu me recueillir, mais je veux pratiquer ma religion. Je promets de rembourser à mon cousin tout l'argent dépensé pour moi. »

Durant cette visite, Agatha s'était contenue, mais après le départ de l'officier, son émotion éclata et les larmes coulèrent comme d'une source longtemps endiguée. Depuis, un voile

de tristesse et de frayeur flotte souvent sur sa figure d'ébène.

—Oh! m'avoue-t-elle parfois, comme nous sommes malheureuses, nous Africaines! On nous achète, on nous trafique comme des bêtes de somme! Nelson connaît maintenant mon lieu de refuge, aussi à tout instant, je crois le voir surgir comme un fou pour m'emmener avec lui. N'a-t-il pas déjà parcouru mille milles pour nous ravir à nos parents, mes sœurs et moi, lorsque nous étions jeunes? Mais, ajoute-t-elle à la fin, pourquoi craindre? Je possède une cachette sûre: les bras de Marie! Et ce que cette tendre Mère garde est bien gardé, n'est-ce pas?

Oui, Marie protégera sûrement son enfant, mais je me permets de rappeler cette jeune Africaine au souvenir de toutes ses sœurs blanches d'Amérique qui jouissent et peut-être abusent parfois du bien si précieux de leur liberté.

INTENTIONS MISSIONNAIRES de l'Apostolat de la Prière

Janvier: Afin que la vision de l'unité de l'Eglise attire les peuples à la foi.

Février: Pour que l'action sournoise du communisme en Chine ne parvienne pas à séparer les chrétiens de l'union avec Rome.

Jeu d'enfants...

Vocations futures

par Sœur SAINT-ATHANASE¹, m.i.c.

Le passage, l'an dernier, d'un missionnaire jésuite, recruteur de vocations, et la participation de quelques-uns de nos élèves de 3^e et 4^e années à une cérémonie d'ordination au Séminaire Saint-Ignace-de-Loyola de La Havane, avaient provoqué un mouvement d'enthousiasme extraordinaire au Collège.

Un petit groupe parmi les plus fervents se forma et, de leur propre initiative, ces jeunes se constituèrent en une association dite « Communauté de Saint-François ». Pratiques de piété, application au travail et menus renoncements, autant de bourgeons qui vinrent éclore sur les branches du frêle arbuste!

Le vent des vacances, pensions-nous, secouera vite ces fleurs précoces, coupant par le fait même tout espoir de fruits. Mais non. Voici que profitant de l'interruption des classes, Père Curé et religieuses s'absentent tour à tour pour une semaine de retraite à Colon. Nos moines en herbe

sont intrigués; que ne suivent-ils l'exemple de leur pasteur et de leurs professeurs pour avancer eux aussi dans les voies de la perfection?...


Et huit jours durant, avec le plus grand sérieux du monde, nos petits bouts de franciscains se promènent tranquillement dans la cour du presbytère, le chapelet à la main ou la tête penchée sur quelque bouquin.

Ils organisent des processions et chantent en chœur le Kyrie, le Gloria, etc. Toute la matinée s'écoule ainsi dans le silence et la prière. Du coin de l'œil, nos retraitants ne manquent pas cependant d'apercevoir les Sœurs qui évoluent au couvent et, sans doute..., s'édifient de leur ferveur! Cette belle illusion a l'effet d'un stimulant sur les volontés qui songeraient à faiblir. Tout de même, il n'est pas téméraire de leur part de croire que nous nous intéressons à eux; avant la clôture de la retraite, Sœur Supérieure va s'informer si la confession est au programme de leurs

¹ Thérèse Bergeron, de Sainte-Sophie de Mégantic.

Les petits "moines de Saint-François"
en conférence spirituelle.





pieux exercices. La confession?... ah! non, on n'y a pas songé; cet acte de religion entre si peu dans les coutumes du peuple cubain! Le jour même l'on s'acquittait de ce devoir.

Des vacances si bien commencées furent pour nos garçonnets une détente agréable et des plus appréciées. Septembre nous les ramena, tous reposés et remplis des meilleures dispositions. Plusieurs ont pris l'habitude d'aller réciter leur chapelet à la chapelle au sortir de l'étude. Un jour, l'un d'eux reste en classe après 4 heures. Sœur Sainte-Véronique¹ s'inquiète:

—Vous ne partez pas avec vos compagnons?

—Non, ma Sœur. Dans notre Communauté, voyez-vous, si l'un de nous se conduit mal, il reçoit une pénitence. Ordinairement, je la donne aux autres, car je suis le chef. Moi, c'est Antonio, mon assistant, qui m'avertit de mes manquements. Alors, comme je n'ai pas bien agi ce matin, il m'a assigné comme punition de lire ce livre: je dois lui obéir. » Et l'humble moineau de se replonger dans les « Conférences des Écoles catholiques », brochure d'une vingtaine de pages.

Jeu d'enfants? Oui, bien entendu, mais pour quelques-uns, au moins, espérons-le, préparation éloignée à la vie d'abnégation, de prière, de sacrifice et de dévouement exigée du clergé autochtone, encore si peu nombreux, de la Perle des Antilles.

¹ Fabienne Bernatchez, de Pont-Rouge.

Nécrologie

M. l'abbé Pierre Trudel, p.s.s., **Pueblo, Colorado**; notre chère Sœur Sainte-Lucie (Madeleine Bertrand, de **Mont-Laurier**); notre chère Sœur Saint-Louis-de-Gonzague (Anna Girard, de **Claremont, N. H.**); M. Alphée Dubois, **Sainte-Croix**, père de notre Sœur Sainte-Agathe; Mme Alfred Béliveau, **Princeville**, mère de notre Sœur Marie-Céline; M. Joseph-Louis Larocque, **Montréal**, père de notre Sœur Marie-Paule; M. Samuel Ménard, **Saint-Isidore de Prescott, Ont.**, père de notre Sœur Saint-Gaëtan; M. Raoul Sabourin, **Très-Saint-Rédempteur, comté Vaudreuil**, père de notre Sœur Saint-Léonard-de-Port-Maurice; M. Jules Paquette, **Montréal**, père de notre Sœur Michelle-du-Sacré-Cœur et frère de notre Mère Marie-de-la-Providence; Mme Isidore Bouchard, **Québec**, mère de notre Sœur Saint-Isidore; Mme Lazare Tremblay, **Saint-Cyprien**, mère de notre Sœur Sainte-Adélaïde; Mme Pierre Mathieu, **Nôtre-Dame-de-la-Guadeloupe**, mère de notre Sœur Sainte-Angélique; Mme Lucien Beaumont, **Saint-Pierre-de-Montmagny**, mère de notre Sœur Marie-Laure; Mme Henri Dugal, **Québec**, mère de notre Sœur Madeleine-de-Pazzi; M. Léopold Forést, **L'Epiphanie**, frère de notre Sœur Saint-Antoine-de-Padoue; Mme Z. Martin, **Lachine**, sœur de notre Sœur Marie-Bernadette; M. Anicet Létourneau, **Mont-Louis**, frère de notre Sœur Marie-du-Calvaire; M. Ernest Vézina, **Québec**, frère de nos Sœurs Thérèse-de-Lisieux et Marie-Marthe; Mme J.-O. Montreuil, **Montréal**, sœur de notre Sœur Madeleine-du-Sauveur; Mme Ernest Bilodeau, **Brooklyn, N.-Y.**, sœur de nos Sœurs Jeanne-Mance et Rita-du-Sacré-Cœur; M. Joseph-Louis Paquin, **Montréal**, frère de notre Sœur Saint-Albéric; R. Frère Louis Courteau, Trappiste, **Oka**, et M. Joseph Courteau, **Montréal**, neveux de notre vénérée Mère Fondatrice; M. Louis Marquette, M. Omer Dansereau, Mlle Marie-Louise Lamarre, Mme Gustave Landry, M. J.-A. Desjardins, M. Olivier Jasmin, Mme Omer Lord, Mme J.-D. Bonin, M. Victor Dufort, Mme Lucien Beauchesne, **Montréal**; M. André Chicoine, **Belœilville**; Mme Gaspard Pelletier, **Ville Lasalle**, Mme Wilfrid Leclerc, **Verdun**; Mme Luc Marchesseault, **West Shefford**; M. Henri-Paul Sabourin, **Très-Saint-Rédempteur, comté Vaudreuil**; M. Joseph Hébert, Mme Oscar Thuot, **Saint-Jean**; Mme Léopold Moreau, **Saint-Luc**; M. Edmond Poulette, **Sainte-Théodose**; M. Joseph-C. Hénault, **Saint-Gabriel de Brandon**; M. Philias Chabot, **Lachute**; M. Joseph Villeneuve, **Saint-Agathe**; Mme Alfred Daneault, **Sainte-Flore**; Mme Joseph-H. Boutet, **Loretteville**; M. Alfred Pépin, **Saint-Eugène-de-Guigues**; M. Anthime Rivard **Saint-Prime**; M. Paul Plamondon, M. Héliodore Bédard, **Québec**; Mme Ph. Bourassa, M. Joseph Fecteau, **Lauzon**; M. Adolphe Arel, **Lévis**; M. Thomas Guimont, **Saint-Eugène, comté L'Islet**; M. Georges Boucher, **Salem, Mass.**; M. Delphis Lacouture, **Brockton, Mass.**; M. Emery-J. Gaudette, **Lowell, Mass.**; Mme Fred Leavitt, **Bangor, Maine**; Mlle Noëlla Simard, **Roberval**, sœur de notre Sœur Blandine-de-Jésus; Mlle Cécile Michaud, **Saint-André de Kamouraska**, sœur de nos Sœurs Jeanne-de-Domrémy et Thomas-de-Jésus; M. Guy Perron, **Lac-aux-Sables**; M. Charles-Edouard Ménard, **Sainte-Elisabeth**, frère de notre Sœur Sainte-Elisabeth; MM. Georges Martin, **Saint-Alexis de Matapédia**, et Emile Martin, **Atholville**, frères de notre Sœur Marguerite-de-Jésus; Mme René Champagne, **Montréal**.

Maisons des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

AU CANADA

- MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26.
NOVICIAT, Pont-Viau, Montréal 9.
OUTREMONT, 314 Chemin Sainte-Catherine
Montréal 8.
HOPITAL CHINOIS, 112 ouest, rue Lagauchetière
Montréal 1.
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain.
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis.
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille.
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception
236, rue Campbell.
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard.
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière.
GRANBY, 35, rue Dufferin.
GRANBY, 279, rue Principale.
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle.
SAINTE-MARIE DE BEAUCE, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain.
PERTH, N.-B., C.P. 259.
OTTAWA, Ont., 443, rue Gilmour.

AUX ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street.

EN CHINE

- MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong.
NOTRE-DAME-DE-LA-PROTECTION,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong.

FORMOSE

- KUANHSI, Cheng Mou Yuen, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Free China.
SHIH KUANG TSE, Catholic Church, Hsinchu
Hsien, Taiwan, Free China.
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Free China.
SUAO, Catholic Mission, P. O. Box 2,
Suao Yilanhsien, Taiwan, Free China.

AU JAPON

- KORIYAMA, 96 Toramaru, Koriyama Shi,
Fukushima Ken.
WAKAMATSU, 480, sakae machi, Aizu Wakamatsu.
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku.

EN ITALIE

ROME, via Giacinto Carini, 8.

A MADAGASCAR

- MORONDAVA, Madagascar.
AMBOHIBARY, Madagascar

EN BOLIVIE

COCHABAMBA, Academia Comercial,
Calle Oruro, No 300, Casilla 1667

AUX ILES PHILIPPINES

- MANILLE, Immaculate Conception Anglo Chinese
Academy, Gen. Luna St., Intramuros.
MANILLE, 2212 S. del Rosario St., Tondo.
LAS PINAS, Rizal.
MATI, Davao Province.
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall.
PADADA, Davao Province.
BAGUIO, City, II, Pacdal, Mountain Province.

AUX ANTILLES

- LES CAYES, Haiti.
LES COTEAUX, Haiti.
ROCHE-A-BATEAU, Haiti.
PORT-SALUT, Haiti.
CAMP-PERRIN, Haiti.
MIREBALAIS, Haiti.
LIMBE, Haiti.
CAP-HAITIEN, Haiti.
CHANTAL, Haiti.
TROU-DU-NORD, Haiti.
PORT-AU-PRINCE, cité no 2, Haiti.
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite Postale no 4, Saint-Marc, Haiti.
LA BOULE, Haiti.
MERCEDES, Province de Matanzas, Cuba.
MARTI, Province de Matanzas, Cuba.
MANGUITO, Province de Matanzas, Cuba.
LOS ARABOS, Province de Matanzas, Cuba.
MAXIMO GOMEZ, Prov. de Matanzas, Cuba.
COLON, Province de Matanzas, Cuba.
SAN JOSE de LOS RAMOS, Prov. de Matanzas, Cuba

EN AFRIQUE

- KATETE MISSION, Katete River, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZAMBAZI MISSION, Kafukule, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
RUMPHI MISSION, Rumphu, P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KARONGA MISSION, Karonga P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
KASEYE MISSION, Fort Hill P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
MZUZU MISSION, P.O. Box 24.
Nyasaland, B.C. Africa.
NKATA BAY MISSION, Nkata Bay P.O.
Nyasaland, B.C. Africa.
FORT JAMESON, P. O. Box 107
Northern Rhodesia, B.C. Africa.
KANYANGA MISSION, Lundazi P.O.
Northern Rhodesia, B.C. Africa.

